

LA FÉE ROUGE

IL était autrefois un prince qui aimait beaucoup la chasse. Il allait tous les jours dans la forêt, à la recherche de gibier.

Une fois, le prince partit de bon matin comme d'habitude. Il marcha pendant des heures et des heures ; mais, au moment de s'en revenir, il perdit son chemin. Après avoir erré durant des jours et des mois, vivant de racines et de fruits sauvages, il arriva, un soir à la brunante, au bout d'un grand désert. Là, près d'un bois, il aperçut un superbe château. Heureux de sa découverte, il espérait y trouver un gîte pour la nuit.

Il alla frapper à la porte et une voix lui répondit d'ouvrir. Il entra et fut émerveillé à la vue de la plus jolie fille qu'il aurait pu imaginer. Jamais il n'en avait vu d'aussi belle au royaume du roi, son père.

— Bonsoir, belle princesse, lui dit-il. Seriez-vous assez bonne de me donner l'hospitalité ? Il y a des mois que je marche à l'aventure dans la forêt. Je m'y suis égaré en chassant le chevreuil. Moi qui n'avais jamais connu de privations au château de mon père, j'ai trouvé cette vie-là bien affreuse.

— Beau prince, lui dit-elle, soyez ici comme chez vous. Je suis heureuse de vous recevoir.

Après lui avoir préparé un bon repas et lui avoir donné le meilleur lit, la princesse se retira, et tout, dans le château, tomba endormi, jusqu'au lendemain matin.

Comme le prince avait enduré beaucoup de misères dans la forêt, il était amaigri et épuisé. Mais une nuit de sommeil le reposa et lui fit grand bien. Le matin, il rejoignit la princesse au déjeuner. Après avoir écouté le prince lui décrire le royaume qu'il habitait et l'endroit d'où il venait, la princesse lui dit :

— Beau prince, vous avez été chanceux de trouver ce château. Une autre fois, vous ne le seriez peut-être pas autant. Il est impossible de retourner dans votre pays.

En apprenant qu'il ne pouvait plus retrouver le château de son père, le prince se décida à demander la princesse en mariage. Il était attiré par sa rare beauté. Et la princesse, de son côté, trouvait le prince charmant.

— Beau prince, lui dit-elle, je suis seule ici, dans le château de ma mère, la Fée rouge. Elle est partie depuis sept ans, et je ne sais quand elle reviendra. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à chaque fois qu'elle arrive, elle soulève une tempête effrayante.

Le prince lui demanda où allait sa mère, durant ses si longs voyages.

— Elle s'en va dans des pays lointains, où elle commet des crimes et où elle fait verser du sang. Elle est une fée méchante. Si notre union est de son goût, tout ira bien. Mais si elle ne lui convient pas, nous perdrons la vie tous les deux. M'acceptez-vous dans ces conditions ? J'en serais très heureuse.

Malgré le danger qu'il courait, le prince s'empessa de l'épouser. Quelques mois s'écoulèrent ainsi, pendant que leur amour grandissait de jour en jour. Ils étaient heureux. Au bout d'un an, la princesse eut une petite fille. Leur enfant, Belle-Rose, était la plus belle au monde. Ses parents l'adoraient et ils auraient sacrifié leur vie pour elle. Après deux années de mariage, deux jumeaux, Jacques et Jean, vinrent mettre le comble à leur bonheur.

Malgré toute cette joie, la princesse ne vivait pas à son aise. Elle pensait toujours à sa vieille mère, la Fée rouge, et se demandait si elle n'était pas morte. Le temps passait vite et les enfants grandissaient à vue d'œil. Belle-Rose avait déjà cinq ans, et Jacques et Jean en avaient quatre. Leurs parents leur parlaient souvent de la Fée rouge, leur grand'mère, et les mettaient en garde en leur disant qu'elle était bien méchante et qu'elle avait fait mourir beaucoup de petits innocents comme eux.

Un soir d'hiver, alors que les enfants étaient couchés, une tempête s'éleva tout à coup, si forte que le château se tordit dans tous les sens. La princesse poussa un cri et dit à son mari :

— C'est sûrement ma mère qui soulève cette tempête.

Elle n'eut pas sitôt prononcé ces paroles que la porte s'ouvrit et la Fée rouge entra.

Le prince et la princesse, l'apercevant, se jetèrent à ses genoux en lui demandant grâce.

La Fée rouge dit à la princesse :

— Je te pardonne, ton mariage me plaît. Je ne suis pas venue ici pour porter malheur ni à toi ni à ton mari, mais pour faire mourir les trois enfants que tu as mis au monde. Ces enfants ne peuvent pas vivre sur cette terre, parce qu'ils seraient des génies d'une puissance sans pareille.

Comme la porte de la chambre de Belle-Rose était entr'ouverte, la petite fille entendit ce que disait sa grand'mère. Elle courut à la chambre de ses petits frères et les réveilla en leur disant :

— Petits frères, levez-vous sans bruit, la Fée rouge est de retour. Elle est venue nous ôter la vie. Ouvrons la fenêtre et sauvons-nous !

Après s'être habillés à la hâte, les enfants ouvrirent la fenêtre de leur chambre et sautèrent dehors. En pleine nuit noire, ils prirent la forêt, dans la neige jusqu'à la ceinture, sous la protection de la sainte Vierge que leur bonne mère leur avait appris à prier.

La Fée rouge, elle, ne voulait entendre ni pleurs ni supplications en faveur de ces enfants que leurs parents aimaient si tendrement. Elle prit un grand couteau pour les égorger ; mais, à sa grande surprise, elle trouva leurs lits vides. Elle s'en revint trouver les parents, en leur disant :

— Je vous ai prédit que ces enfants seraient des génies. Je ne me suis pas trompée : à leur âge, ils ont déjà compris que je voulais leur mort, et ils sont partis. Mais ils vont mourir quand même. Je vais soulever une tempête si terrible que partout où elle passera, rien ne résistera. De jeunes enfants comme eux périront.

Une tempête s'éleva aussitôt, si épouvantable qu'il devint impossible à tout être humain de survivre sur son passage. Les pierres volaient dans les airs, des arbres cassaient, tout voulait se défaire.

Pendant ce temps, les pauvres petits se tenaient abrités sous un arbre de la forêt. La petite invoquait la sainte Vierge avec confiance, en lui disant :

— Mère du Ciel, ne nous laissez pas périr, dirigez nos pas vers un abri où nous serons sauvés.

Après cette prière, le vent se calma, et Belle-Rose crut voir devant elle un chemin tout tracé. Elle et ses petits frères se prirent par la main et suivirent cette route miraculeuse. A la pointe du jour, ils arrivèrent dans un beau désert où se dressait un château. Le cœur plein de joie, ils allèrent frapper à la porte, mais ne reçurent aucune réponse : le château était fermé. Eux qui avaient cru, un instant, trouver là du secours, ils se mirent à pleurer à chaudes larmes. Mais quand ils vinrent à descendre l'escalier, une pierre tomba du haut de la porte sur la galerie. La petite fille dit à ses petits frères :

— Montez sur les épaules l'un de l'autre et allez replacer la pierre. Autrement, les maîtres de ce château sauraient que nous sommes venus et ils croiraient que nous avons voulu faire des dégâts.

Jean, en montant sur les épaules de son frère et en plaçant la pierre, trouva là un trousseau de clés et le donna à sa petite sœur. Belle-Rose prit la première clé, la plus grosse, et l'introduisit dans la serrure de la porte qui s'ouvrit toute grande.

Les trois enfants parcoururent tous les appartements et virent que ce château était inhabité. Belle-Rose dit à ses petits frères :

— Restons ici !

Ils examinèrent avec étonnement les beaux meubles et ouvrirent des tiroirs remplis de perles précieuses et d'objets d'une grande beauté. Quand ils furent revenus à la cuisine, Belle-Rose leur dit :

— Moi, je vais faire le ménage, préparer les repas, laver le linge comme notre mère le faisait. Vous autres, allez à la forêt qui est proche, coupez le bois de chauffage et apportez-le au château. Vous êtes jeunes, mais la sainte Vierge vous aidera.

Pendant que les petits garçons bûchaient le bois, Belle-Rose se hâtait à faire son ouvrage. Tous les jours, à midi, elle allait les chercher en leur criant :

— Mes petits frères, venez dîner !

Il y avait déjà trois mois d'écoulés depuis l'affreuse nuit où les enfants avaient fui dans la forêt, lorsqu'un bon matin, à la maison de leurs parents, la Fée rouge dit à sa fille :

— Aujourd'hui, il fait bien beau, je vais partir. Soyez sans inquiétude, jamais plus je ne reviendrai. Mais en m'en allant, je passerai par le Château des Forêts et je verrai s'il est toujours pareil.

La méchante fée s'enleva dans les airs, dirigeant sa course vers le Château des Forêts.

Les petits garçons s'étaient dit, ce jour-là :

— Nous partons pour les bois et nous laissons notre petite sœur seule au château. S'il fallait qu'en notre absence quelqu'un vienne nous l'enlever ! Nous avons trouvé le château, pourquoi d'autres aussi ne le trouveraient-ils pas ? Nous allons faire promettre à Belle-Rose de ne pas ouvrir la porte du château à qui que ce soit. Comme ça, elle sera en sûreté.

De retour, le midi, ils firent jurer à leur petite sœur de ne jamais ouvrir la porte à personne en leur absence. Elle le leur promit de toutes ses forces et, après le dîner, ils retournèrent à leur ouvrage.

Vers deux heures, le temps était beau et le soleil resplendissait. La vieille Fée rouge, passant au vol au-dessus du Château des Forêts, s'aperçut qu'il était habité et elle se dit :

— Ce sont peut-être les petits enfants qui sont rendus là. Je vais descendre et voir ce qui se passe.

Après s'être arrêtée près du château, elle se changea en vieille mendicante, monta les marches de l'escalier et frappa à la porte.

— Ouvrez-moi, demanda-t-elle. Je suis une pauvre mendicante qui s'est égarée dans la forêt. Il y a trois jours que je n'ai pas mangé.

La petite fille, qui n'était pas plus haute que la fenêtre, dit à la bonne vieille, par le trou de la serrure, qu'il lui était impossible d'ouvrir la porte, parce qu'elle venait de promettre à ses petits frères de ne laisser entrer personne pendant leur absence.

Dans la vitre de la fenêtre, près de la porte, il y avait un petit coin cassé. La vieille mendiante lui dit :

— Ma petite fille, je vois quand même ton bon cœur et je ne peux partir sans te donner une marque de reconnaissance. Je vais te laisser un petit jonc en or que tu mettras dans ton doigt.

La vieille passa le jonc par la vitre cassée et s'envola.

Belle-Rose le prit et le glissa à son petit doigt. Mais elle tomba aussitôt endormie.

Le soir venu, les petits garçons rentrèrent au château, en trouvant bien curieux que leur sœur n'accourût pas, ce jour-là, à leur rencontre. Jean dit à son frère :

— Un malheur est arrivé.

Ils prirent leur course pour se rendre au plus vite. En arrivant, ils frappèrent et frappèrent à la porte en criant, mais n'eurent aucune réponse. Jean monta sur les épaules de Jacques et regarda par la fenêtre. Il aperçut Belle-Rose étendue sur le plancher. Ils cassèrent la vitre et entrèrent au château. Leur petite sœur était morte.

Au désespoir, les deux enfants pleurèrent à chaudes larmes. Ils prirent Belle-Rose dans leurs bras et la transportèrent dans une salle où il y avait, sur une table, un petit coffre de cristal. Ils la déposèrent dans ce coffret qui semblait tout fait pour elle. Après l'avoir entourée de fleurs des bois, ils s'agenouillèrent et se mirent à prier.

Le soir, Jean dit à son frère :

— Veillons notre petite sœur durant trois jours et trois nuits. Après ça, nous partirons. Tu sais qu'à côté du château il y a un ruisseau. Nous le traverserons sur un petit pont et nous remonterons ce cours d'eau jusqu'à sa source, chacun de notre côté. Quand nous serons de retour au château, nous irons voir Belle-Rose. Nous ferons la même chose tout le reste de notre vie.

Pendant ce temps, dans un pays bien éloigné, un prince était tourmenté par le goût des aventures. Le plaisir de voyager lui était possible, parce que son père lui avait laissé une belle fortune et un château qu'il habitait seul avec sa vieille mère. Un jour, l'envie le prit de découvrir le Château des Forêts dont parlaient les livres de ses ancêtres. Après avoir trouvé une carte

lui indiquant la route à suivre pour s'y rendre, il prit congé de sa vieille mère, un bon matin, et partit avec des provisions sur un bon cheval bridé et sellé. Il se dirigea vers le Château des Forêts.

Le prince marcha pendant des jours et des jours et arriva au château qu'il trouva d'une grande richesse. Rien n'y manquait : l'or et l'argent, les pierres précieuses, enfin tous les trésors imaginables. En visitant les appartements, il passa par une salle où, à sa grande surprise, il aperçut, sur une table, un coffre de cristal contenant une statue qu'il prit pour une statue de la sainte Vierge. Il la trouva si belle que l'idée lui vint de s'en emparer et de l'apporter à son château. Après avoir attaché le petit coffre de cristal à sa selle, il referma la porte et prit le chemin du retour.

Il arriva chez lui, un soir, et décrivit à sa mère toutes les richesses qu'il avait vues, puis il lui montra la belle statue qu'il avait rapportée. La vieille reine en fut ravie et lui dit :

— Mon fils, cette statue n'est pas ordinaire. On dirait qu'elle veut parler.

Le prince fit placer un piédestal dans sa chambre, à la tête de son lit, et il y déposa le coffret de cristal. Tous les matins, il faisait sa prière au pied de la statue qui l'émerveillait, et les enfants des alentours venaient aussi l'invoquer.

Les deux petits frères de Belle-Rose qui avaient remonté le cours d'eau jusqu'à sa source, se rencontrèrent et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; ils reprirent chacun leur côté pour revenir au Château des Forêts qui contenait à la fois leur bonheur et leur malheur. Après avoir descendu le ruisseau dans sa longueur, ils entrèrent au château et s'aperçurent que quelqu'un y était venu. Ils coururent à leur petite sœur, mais elle avait disparu. Leur désespoir fut terrible et ils pleurèrent longtemps. Sans pouvoir se consoler, ils continuèrent, chaque jour, à voyager, soit en montant, soit en descendant le cours d'eau.

Le prince, au loin, lui, priait soir et matin au pied de sa statue. Mais un jour qu'il causait avec sa mère, il reçut une dépêche lui commandant de partir immédiatement pour la guerre.

— Ma mère, il me faut partir, lui dit-il. Pendant mon absence, vous rassemblez les enfants du voisinage et ils prieront la sainte Vierge pour moi. J'espère qu'elle me ramènera un jour sain et sauf.

Et il partit.

Tous les jours, la reine réunissait les enfants et elle les faisait prier au pied de la statue. Parmi eux, se trouvait un petit garçon plus agité que les autres. L'idée lui vint de grimper sur le piédestal pour être plus près de la

belle dame. Il la regarda longtemps et vit que, à son petit doigt, elle portait un jonc en or. Il lui prit la main et retira le jonc. La statue descendit aussitôt parmi les enfants. Les petits, épouvantés, coururent vers la reine en criant :

— Bonne reine, venez vite, la statue est en vie !

La vieille reine s'empressa d'aller voir ce qui se passait. C'était bien vrai, la statue avait la vie. C'était Belle-Rose en personne. Bien qu'elle fût petite, elle paraissait avoir une trentaine d'années.

— Ma bonne reine, lui dit Belle-Rose, n'ayez point peur. J'étais métamorphosée par une méchante fée. À mon petit doigt, je portais un jonc qui me tenait endormie. Mais un de vos enfants vient de me l'enlever.

La reine se fit remettre le petit jonc et le jeta au feu, en disant :

— Ma fille, tu es la bienvenue dans mon château. Quand mon fils reviendra de la guerre, nous verrons ce qu'il décidera de faire pour toi.

Un jour, la guerre étant finie, le prince revint à son foyer et s'empressa de monter à sa chambre. À sa grande surprise, il vit que le coffre de cristal était vide. Aussitôt, il en demanda la raison à sa mère.

La reine sortit un moment et revint avec la petite fille.

— Tiens, mon fils, lui dit-elle, la voici, ta statue ! Une méchante fée avait métamorphosé cette jeune fille en lui donnant un petit jonc pour qu'elle le porte au doigt. C'est ce jonc qui la tenait endormie. Mais un jour, un enfant du voisinage le lui enleva et elle se réveilla.

Le prince fut enchanté de cette aventure. Mais la jeune fille lui dit :

— Beau prince, je vous prie de me ramener au Château des Forêts où vous m'avez prise.

— Ma jeune demoiselle, vous reconduire au Château des Forêts m'est impossible. Si vous vouliez plutôt m'épouser, j'en serais très heureux.

En entendant ces paroles, la vieille reine fit une colère terrible et dit à son fils qu'elle ne consentirait pas à ce mariage avec une fille des bois, une inconnue.

— Ma mère, veuillez-le ou non, je l'aime et je la prendrai pour épouse. À mon âge, je suis mon maître.

Il épousa Belle-Rose.

Tout allait bien dans le château. La jeune mariée n'avait que de la tendresse pour son prince, et lui, l'aimait aussi d'un amour sans bornes. Mais un jour qu'il causait avec sa femme à sa chambre, un domestique vint à lui avec un message. C'était une prière de partir sans retard : une guerre menaçait le royaume. Les préparatifs de départ achevés, le prince confia sa bien-



aimée à sa mère, la priant d'en prendre bien soin durant son absence. La reine, qui avait la rancune au cœur, le lui promit, mais seulement des lèvres.

Trois ou quatre mois après le départ du prince, la princesse mit au monde un petit garçon qui ressemblait à son père comme se ressemblent deux gouttes d'eau. Par vengeance, la reine écrivit à son fils que sa femme venait d'avoir un enfant qui était un monstre et, pis encore, qu'elle menait une vie de désordre, invitant des gens de tous les calibres dans son château.

En recevant ces nouvelles, le prince, qui venait d'être gravement blessé, retourna le messager en ordonnant à sa mère de bannir sa femme et son enfant du château et de les envoyer mourir dans la forêt.

Sans hésiter, la reine chassa, par une nuit bien noire, cette femme innocente et son petit enfant. Elle donna ordre à un de ses domestiques de les conduire dans les bois et de les tuer. Mais celui à qui elle avait confié cette triste charge n'était pas méchant. Après quelques jours de marche, il dit à la malheureuse :

— Ne craignez rien, belle princesse, ce n'est pas moi qui vous ôterai la vie, ni celle de cet innocent. Tâchez de traverser dans quelque endroit habité. Là, vous pourrez vous réchapper.

La jeune femme, après avoir remercié son sauveur et lui avoir souhaité bonne chance, avança un peu plus loin dans les bois. Elle bâtit une cabane près d'un petit ruisseau, et elle y vécut de racines et de fruits sauvages.

Plusieurs années s'écoulèrent pendant qu'elle vivait dans les bois avec son enfant. Un jour que le petit garçon était au bord du ruisseau, il arriva à lui un homme qui lui demanda s'il avait été baptisé.

L'enfant lui dit :

— Je ne le sais pas, mais attendez, je vais le demander à ma mère.

Il courut à la cabane et Belle-Rose se présenta à cet étranger. Il lui demanda si son fils avait été baptisé. Elle lui répondit que non.

— Si vous le voulez, lui dit-il, je vais le baptiser et lui servir de parrain.

Après lui avoir donné le nom de Cœur-d'Or, l'étranger dit au petit garçon :

— Ton parrain ne peut te faire de présent, mais tout ce que tu demanderas en son nom te sera accordé sur-le-champ.

Et il disparut.

— As-tu bien remarqué, dit la mère à son fils, ce que ton parrain t'a dit ? Demande en son nom que cette pierre devienne un pain.

Aussitôt, un pain parut devant eux.

— Eh bien ! mon enfant, nous sommes sauvés. Ne soyons plus inquiets. De-

mande maintenant, au nom de ton parrain, que nous soyons transportés au Château des Forêts.

Ils y furent rendus en un clin d'œil. Mais l'espérance qu'avait la princesse d'y retrouver ses frères fut déçue. Bien des années s'étaient écoulées depuis le jour où la Fée rouge avait endormi Belle-Rose.

Lassée de ces longues journées perdues devant le souvenir de son malheur, la mère dit à son fils :

— Demande, au nom de ton parrain, que ce château soit transformé en un bel hôpital entouré de routes. Ces routes déboucheront de tous côtés et nous ferons savoir au monde que nous guérissons ici, gratuitement, tous les patients atteints de grave maladie.

Cœur-d'Or ne comprenait pas bien sa mère.

— Comment voulez-vous, lui dit-il, que les gens soient guéris ? Nous n'avons pas de remède pour traiter les malades.

— Mon fils, au nom de ton parrain, tu les guériras.

Quelques mois plus tard, les malades arrivaient de tous les côtés et Cœur-d'Or les guérissait. Ils s'en retournaient heureux.

Pendant ce temps, le père de cet enfant merveilleux revint de la guerre.

Ayant appris que le Château des Forêts était transformé en un hôpital où tous ceux qui s'y rendaient étaient guéris, il s'y fit transporter.

Il arriva au château sur une civière, atteint d'une blessure mortelle. Son corps et son âme étaient torturés, car il pensait toujours à la trahison de celle qu'il avait tant aimée.

Sa femme, en le voyant, le reconnut. Mais lui était bien loin de penser qu'elle vivait encore. Elle le fit placer dans la plus belle chambre de l'hôpital. Puis, amenant son fils à l'écart, elle lui dit :

— As-tu regardé cet homme ? Avant d'obtenir sa guérison, interroge-le bien sur tous les sujets. Après ça, je te dirai que faire.

Cœur-d'Or passa à la chambre du malade, approcha du lit et dit :

— Monsieur, racontez-moi toute votre vie. Autrement, je ne peux vous guérir.

Le prince parla de tout, mais sans rien dire de son mariage.

Cœur-d'Or eut une inspiration. Il lui demanda s'il était marié.

— Oui, mon pauvre enfant, je le suis.

— Qu'est devenue votre femme ?

Le prince lui raconta tout ce qui s'était passé et tout ce qu'il avait appris pendant qu'il était sur le champ de bataille.

Le petit garçon lui dit :

— Impossible pour moi de vous guérir : vous êtes responsable de la mort de votre femme et de votre enfant.

À ces paroles cruelles, le prince fondit en larmes.

Mais sa femme, aux écoutes, ouvrit la porte et dit à son fils :

— Mon enfant, au nom de ton parrain, guéris cet homme. C'est ton père. Autrement, il n'en a que pour quelques instants à vivre.

Cœur-d'Or demanda que son père fût guéri. Et la guérison fut instantanée. Le prince se jeta aux pieds de sa femme et de son enfant en leur demandant pardon. À travers ses larmes, il leur avoua qu'il était indigne de les regarder.

Sa femme le prit par la main et le releva en lui disant :

— Mon époux chéri, je ne t'en ai jamais voulu, parce que j'ai été injustement condamnée. N'en parlons plus. Avec nous, tu seras maintenant heureux.

Leur joie et leur bonheur étaient sans bornes, et tous les trois vivaient des jours de paix. Une fois qu'ils se promenaient dans les jardins, ils aperçurent deux vieillards qui marchaient de chaque côté de la grande rivière qui avait d'abord été un ruisseau. La princesse, apercevant ces deux hommes à barbe blanche, courbés sous le poids des années, pensa à ses frères. Elle dit à son fils :

— Demande, au nom de ton parrain, qu'un pont traverse cette rivière, pour que ces deux vieillards puissent se rencontrer. Je me demande ce qu'ils feront.

Au même instant, un pont relia une rive à l'autre. Le vieillard du côté opposé traversa. En rejoignant son frère de ce côté-ci, il le prit par le cou et l'embrassa en pleurant. L'autre en fit autant et ils se dirent :

— C'est bien le dernier voyage que nous avons fait vers le Château des Forêts ! Notre santé est minée par la faim et la misère. Notre fin approche. Avant de mourir, allons, pour la dernière fois, voir le château.

En approchant, ils s'aperçurent que tout était changé. Comme des bêtes sauvages, ils s'en retournèrent aussi vite qu'ils étaient venus.

Leur sœur partit à la course et parvint à les rejoindre. Elle leur dit :

— Mes frères, vous ne me reconnaissez donc plus ? Je suis Belle-Rose, autrefois endormie par la Fée rouge. Elle m'avait donné un petit jonc en or par la vitre cassée de la fenêtre. En le mettant à mon doigt, je suis tombée endormie. Dans le coffre de cristal où, me croyant morte, vous aviez déposé mon corps, j'avais connaissance de tout ce qui se passait. Ces jours de malheur sont finis ! Revenez avec moi au Château des Forêts qui est changé en hôpital. Là, on rend aux malades la santé et le bonheur.

Craintifs, les deux vieillards la suivirent sans trop comprendre cette histoire. Leur sœur, rendue à l'hôpital, dit à son fils :

— Au nom de ton parrain, demande que ces vieillards, tes oncles, soient guéris de leur vieillesse prématurée et qu'ils me reconnaissent en oubliant la misère qu'ils ont éprouvée.

Aussitôt rajeunis, ils se jetèrent au cou les uns des autres et s'arrosèrent de larmes de joie. Leur bonheur était sans égal. Il dura pour tous durant de nombreuses années.

Mais un jour, ils virent venir un cortège portant sur un lit une femme qui semblait mourante de la lèpre. Elle tombait en lambeaux. Qui était donc cette moribonde qui venait, elle aussi, demander sa guérison ? Ils s'approchèrent tous les cinq et reconnurent en elle la grand'mère de Belle-Rose et de ses deux frères, celle même qui avait tramé un complot pour les envoyer mourir dans la forêt.

L'enfant, sage et intelligent, dit à sa mère :

— Cette lépreuse est ta grand'mère, mais elle ne mérite pas sa guérison. Faites-en ce que vous voudrez.

Le prince s'avança et commanda aux valets conduisant le cortège de faire disparaître la Fée rouge.

La mourante fit un signe à Belle-Rose qui s'approcha d'elle.

— Belle-Rose, je te demande pardon, lui dit-elle. Pour réparer le mal que je vous ai fait, j'ai ramené jusqu'ici ton père et ta mère. Ils attendent à l'entrée de la forêt. Je puis maintenant mourir en paix.

Belle-Rose, au comble de la joie, se jeta aux pieds de son mari et obtint miséricorde pour sa grand'mère. Elle et ses frères coururent ensuite à la rencontre de leurs parents. Leur joie était sans égale et ils vécurent heureux ensemble durant de longues années.